François Place

LA REINE SOUS LA NEIGE

Gallimard Jeunesse

LA REINE SOUS LA NEIGE

François Place

LA REINE SOUS LA NEIGE

Gallimard Jeunesse

Tous les personnages de ce livre sont des fictions, même si le plus royal d'entre eux emprunte les traits de Sa Majesté la reine Élisabeth II.

Gallimard Jeunesse

5, rue Gaston Gallimard, 75007 Paris

www.gallimard-jeunesse.fr

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2019

Couverture : © Shutterstock — Matthieu Roussel

À Christine Baker

1

D'ordinaire, Sam supportait bien les voyages en avion. En provenance d'Afrique du Sud, le vol Johannesburg-Amsterdam avait suivi une trajectoire sans incident mais, depuis la traversée des Alpes, les zones de turbulences se succédaient sans interruption. On annonçait de violentes averses de neige et des orages de grêle sur l'Europe du Nord.

L'hôtesse remonta l'allée pour vérifier les ceintures. Elle fit rasseoir un passager qui bavardait debout et referma d'un coup sec son coffre à bagages. Sportive, bronzée, maquillée, elle rappelait à Sam l'actrice de *Hunger Games*, un film qu'elle avait choisi pour l'aider à supporter la longueur du trajet.

Indifférente aux embardées de l'appareil, l'hôtesse rejoignit sa place près de la porte d'évacuation et boucla son harnais. Sam nota ses ongles impeccablement vernis, un truc qui lui était totalement étranger. Se sentant observée, la jeune femme lui adressa un sourire auquel Sam répondit, même si le sien était un brin crispé après un nouveau plongeon de l'appareil.

Son voisin assommé par l'alcool grogna en roulant la tête contre son épaule. Elle le repoussa et risqua un coup d'œil à travers le hublot, cinglé de cristaux de glace. Dans le lointain, des éclairs zébraient l'obscurité, et les orages diffusaient leur incandescence comme d'énormes fleurs lumineuses bourgeonnant à travers les nuages.

Un signal sonore, puis la voix du pilote dans les haut-parleurs :

– Votre attention, s'il vous plaît. Nous commençons notre descente vers Amsterdam-Schiphol. Notre arrivée est prévue à 13 h 30 heure locale, avec un retard de vingt minutes sur l'horaire initial, dû aux conditions climatiques… Au sol, la température est de moins deux degrés Celsius, il neige avec un fort vent latéral…

Sam se pinça les narines pour dégager ses oreilles assourdies par la perte d'altitude. Elle régla le bouton de climatisation et tenta de se détendre, mais une nouvelle embardée la ramena au hublot. Le feu de position laissait une traînée en dents de scie dans la bourrasque.

Elle se demanda comment la structure métallique de ces grandes ailes, d'apparence si fragile, pouvait soutenir une pareille masse sans se rompre ni se détacher. À trois rangs devant elle, l'hôtesse, assise en vis-à-vis, raccrocha un combiné téléphonique et se tourna vers le steward.

Sam remarqua la pâleur de ce dernier.

La voix du pilote grésilla dans les haut-parleurs.

– Le contrôle aérien m'informe que nous ne pourrons pas comme prévu atterrir à Amsterdam-Schiphol. En raison d'un enneigement trop important, notre vol est dérouté sur Londres-Heathrow. Nous vous prions de garder vos ceintures attachées, vos tablettes et vos sièges relevés, et de relire attentivement les consignes de sécurité. La compagnie vous

présente ses excuses pour ce désagrément. Toutes les dispositions seront prises pour vous assurer dès que possible un nouveau vol vers Amsterdam.

Réveillé, le voisin de Sam émit une sorte de couinement de souris, sans commune mesure avec sa corpulence, et, dans son dos, un type laissa éclater sa colère :

– Mais c'est quoi, cette compagnie de merde ? Ils se foutent carrément du…

Sa voix se perdit dans le rugissement des réacteurs de l'appareil cabré pour reprendre de l'altitude. Luttant contre un début de panique, Sam se tourna vers l'hôtesse qui leva le pouce, l'air de dire : « Ne vous en faites pas, tout va bien se passer. » Elle se cramponna à cet échange muet pour calmer sa respiration.

L'avion survola les faubourgs de Londres et vira au-dessus d'une campagne plongée dans une demi-obscurité. Sam distingua des lacs couleur d'étain et de minuscules voitures roulant lentement derrière le pinceau de leurs phares allumés. Tout le reste était blanc, couvert de neige : les routes, les arbres, les bâtiments. Se pouvait-il vraiment qu'on fût en plein mois d'avril ? Au moment de la sortie du train d'atterrissage, une violente secousse fit tressauter toutes les têtes à l'unisson. Sam sentit qu'ils abordaient la piste en oblique, à la manière d'un crabe.

Les roues touchèrent, rebondirent deux fois, le pilote inversa les réacteurs, et le lourd aéronef, roulant jusqu'au bout de la piste, déposa enfin ses deux cent soixante-huit passagers et son équipage au complet, sans autre dommage qu'une bonne frayeur.

– Jennifer Lawrence, murmura Sam.

Son gros voisin la regarda, interloqué.

– C'est Jennifer Lawrence qui joue dans *Hunger Games*, expliqua Sam, comme si elle continuait une conversation.

Et elle fit un petit geste comique à l'intention de l'hôtesse, une sorte de salut timide à la manière des Japonais, la main en éventail.

Dès que l'avion fut connecté à la passerelle de son terminal, la meute des passagers bondit pour ouvrir les coffres à bagages, et les téléphones portables se mirent à bourdonner d'un bout à l'autre de la cabine.

2

– Comment ça va, ma grande, pas trop crevée ?

– Comme ci comme ça, *daddy*. L'atterrissage était carrément acrobatique, ils nous ont dit qu'il y avait eu un ennui mécanique juste après notre arrivée, et on vient d'apprendre qu'on est bloqués à Londres. Les gens sont fous ! Ça s'est presque terminé en émeute.

Son téléphone collé à l'oreille, tirant de l'autre main sa petite valise à roulettes, Sam suivait le flot des passagers dans les couloirs de sortie et de correspondance.

– Je t'entends hyper mal, continua-t-elle en surveillant les panneaux du coin de l'œil.

– Ici, poursuivit son père, ça souffle de plus en plus fort et la neige arrive en rafales. Amsterdam est bloquée par la tempête. On circule au pas, les gens tombent comme des mouches sur les trottoirs. Ça m'étonnerait que ton vol puisse reprendre avant demain.

– Tu veux dire que je vais passer la nuit à l'aéroport ?

Elle jeta des regards inquiets sur ses compagnons d'infortune, maussades et mécontents, chiffonnés comme si on les

avait tirés du lit. Les employés en uniforme chargés de les endiguer semblaient complètement débordés. Elle continua plus bas, sur le ton de la confidence :

– Je n'ai pas du tout envie de dormir au milieu de tous ces gens.

– Ton billet a une bonne assurance, Sam, dit son père en riant. La compagnie doit te payer l'hôtel.

– Oui, oui.

– OK, ma grande, je te passe ton frère, il brûle d'envie de te parler.

La petite voix de Teo résonna.

– Allô, Sam ?

Elle l'entendit prendre son inspiration avant qu'il ne débite d'un seul trait :

– La maison elle est plein de neige, et papa dit qu'on va faire de la luge, et je vais te la prêter quand tu vas venir.

– C'est super, Teo.

– C'est vrai que t'es en Angleterre ? Pourquoi t'es en Angleterre ?

– J'ai pris un avion à la gomme, tout juste capable d'atterrir à Amsterdam. Et il est en panne.

– Pourquoi ils l'accrochent pas ? Ils ont pas des dépanneuses volantes ?

– Sans doute que non.

– C'est nul !

– C'est comme ça, Teo. On ne sait pas réparer les avions en l'air.

– Mais tu vas venir quand même à mon anniversaire ? On va s'amuser, on va faire de la luge.

– Bien sûr que je vais venir, gros bêta.

– Promis ?

– Promis ! Tu me repasses papa ?

– Oui. Bisou.

– Bisou.

Comme la foule s'agglutinait, elle fut obligée de ralentir pour coincer son téléphone contre son épaule pendant qu'elle fouillait ses poches à la recherche de son passeport.

– Sam, dit enfin la voix de son père, ne t'inquiète pas, on va trouver une solution. Ça va mieux ?

– Oui, mais ça t'ennuie d'appeler maman ? demanda-t-elle d'une petite voix. J'ai juste eu le temps de lui envoyer un texto à l'arrivée…

À l'autre bout de la ligne, Nils hésitait. Diane, son ex-femme, détestait qu'il s'interpose entre elle et sa fille. Au bord des larmes, Sam insista.

– Papa ? C'est la pagaille totale, ici ! On ne comprend rien aux annonces, on tourne en rond, les gens s'engueulent, je t'entends à peine. En plus, on n'a aucune info. Zéro. Maman va flipper si je n'ai rien à lui dire.

Dans l'écouteur, la voix de Nils peinait à couvrir le brouhaha, mais Sam entendit, soulagée, la réponse qu'elle attendait.

– Ne t'en fais pas, je m'en occupe. Rappelle-moi simplement quand tu en sauras plus.

– Merci, *daddy* !

Sam reconnut plusieurs des passagers qui consultaient les annulations en cascade au panneau électronique. Un employé de l'aéroport provoqua un mouvement de foule en brandissant leur numéro de vol sur une affichette.

Le troupeau se rua sur lui. Jurons, coups de coude, tout était bon pour arriver le premier. Sam n'eut pas besoin d'aller plus loin, la mine fataliste du bonhomme, ses gestes d'impuissance, la colère des uns et le dépit des autres lui firent comprendre qu'elle n'avait aucune chance de rejoindre

Amsterdam dans les prochaines heures. Elle roula par mégarde sur les pieds d'un furieux qui vociférait toutes les menaces juridiques à sa disposition.

– Non, mais ça ne va pas ? Vous êtes complètement malade ? gronda-t-il en l'agrippant par le bras.

C'était son voisin de siège, celui qui avait picolé et ronflé pendant tout le voyage. Elle se dégagea avec une grimace de dégoût et accéléra le pas, poursuivie par ses invectives.

La foule, le plafond, les cris et le martèlement de milliers de pas énervés se mirent à tourbillonner sous son crâne. Elle s'engouffra dans les toilettes, la respiration courte, les bronches sifflantes. Là aussi, c'était la bousculade. Elle fouilla dans son sac à dos, sortit un spray de Ventoline, le porta à la bouche en vaporisant le médicament et l'inspira paupières closes, le dos plaqué contre les carreaux de faïence pour éviter de glisser au sol.

– Jennifer, souffla-t-elle en apercevant soudain, dans le miroir en face, l'hôtesse qui se rinçait les mains au-dessus d'un lavabo.

Le sourcil levé en virgule, cette dernière se désigna en pointant sur sa gorge un index manucuré.

– Jennifer ?

Sam remua faiblement la main comme si elle voulait effacer un mot au tableau.

– Ça n'a pas l'air d'aller ? s'inquiéta l'hôtesse.

Sam refoula ses larmes.

– Ça va passer.

Fourrageant dans son sac à main, l'hôtesse déchira un petit emballage carré.

– Tenez, dit-elle en lui tendant la lingette citronnée.

Sam s'humecta le front et les tempes. Elle était affreusement pâle.

– Vous voulez que je vous conduise à l'infirmerie ?

– Merci, ça va passer. Je panique un peu vite…

– Je vous ai observée pendant le vol. Personnellement, je vous ai trouvée plutôt courageuse…

Sam remua la tête. Elle avait l'impression d'avoir les poumons comprimés dans un étau.

– C'est… les gens…, s'excusa-t-elle. Quand ça dérape, que ça devient violent ou haineux… je n'arrive plus à respirer. C'est incontrôlable. Rien qu'à l'idée de dormir ici, au milieu de la foule, c'est… l'horreur.

L'hôtesse approuva, sans lâcher la jeune fille du regard : une ado encore un peu gamine, mais qui avait sans doute la majorité. Une peluche se balançait au bout de la fermeture éclair de son sac à dos, un gorille miniature en short et casquette. Drôle de fille.

– Vous êtes seule ?

– Oui, je devais rejoindre mon père à Amsterdam, on fête l'anniversaire de mon petit frère.

– Je peux vous demander votre nom ?

– Samantha Hez.

L'hôtesse lissa les plis de sa veste et se décida d'un coup.

– OK, Samantha, ne m'en veuillez pas, mais vous n'avez pas l'air en grande forme. Et je n'aime pas trop l'idée de vous laisser vous débrouiller toute seule. Les hôtels sont pris d'assaut. La compagnie nous a réservé des chambres à deux stations de métro et notre commandant de bord préfère aller dans sa famille à Londres. Du coup, la sienne est libre. On récupère vos bagages et vous venez avec moi, d'accord ? Comme ça je serai plus tranquille, et vous pourrez rassurer vos parents.

Sam se redressa, soulagée.

– Catherine Styridelos, dit l'hôtesse en tendant la main.

Sam s'en saisit comme si elle se raccrochait à une planche de salut.

– Merci. Vous… Dans l'avion, je trouvais que vous ressembliez à Jennifer Lawrence !

L'hôtesse ouvrit de grands yeux.

– Vous êtes drôle ! J'ai au moins vingt ans de plus qu'elle et j'ai deux grands gamins qui m'attendent à la maison. Vous n'avez pas une référence un peu plus adulte à me proposer ?

Gênée, Sam se mordit les lèvres. Elle avait encore gaffé !

– En fait, je déteste mon prénom, tout le monde m'appelle Sam.

– D'accord, Sam. D'ailleurs, puisqu'on en est aux diminutifs, appelez-moi Cathy. Allons-y. Et souriez : c'est l'aventure !

Sam hocha la tête, soulagée, et comme Cathy passait devant elle avec un petit air amusé, elle se redressa soudain, le visage éclairé par un grand sourire.

3

Sam mit une petite seconde à retrouver ses esprits en se réveillant dans une chambre inconnue. Elle allongea le bras pour saisir son portable sur la tablette du lit et pesta en découvrant qu'il était déjà 8 h 45. Dehors, il neigeait toujours. Elle se doucha, s'habilla en vitesse et descendit prendre son petit déjeuner.

BBC News diffusait en continu des images de la vague de froid paralysant l'Europe du Nord. Sam repéra Cathy, attablée au fond de la salle avec deux de ses collègues, qui lui faisait de grands signes. Elle louvoya entre les chaises et posa son plateau devant elle.

Cédric, le steward, en détailla le contenu avec consternation.

– Un yaourt et du thé ! C'est tout ?

Cathy le poussa du coude.

– Laisse-la se réveiller ! Tu n'arrêtes pas de l'asticoter, depuis hier.

Sam avait dîné avec eux la veille. D'abord intimidée de partager son repas avec l'équipage, elle s'était peu à peu déridée, et même prêtée au jeu des présentations, encouragée par

le ton enjoué de la conversation. Elle vivait en Afrique du Sud avec sa mère, Diane, une Française des Antilles, et Richard, son beau-père, professeur d'histoire américaine dans le Michigan, invité pour un an à l'université de Johannesburg. Son père travaillait à l'entretien des éoliennes en mer. Il habitait à Amsterdam avec sa nouvelle femme, Karin, assistante maternelle.

– Et j'ai aussi un petit frère adorable, Teo, avait-elle conclu. Il va avoir quatre ans, je suis venue exprès pour son anniversaire.

– Tu n'as pas une photo ? avait demandé Sarah, la plus jeune des hôtesses.

Sam avait sélectionné sa préférée sur son portable.

– Il est trop chou !

– Et tu lui parles en français ou en néerlandais ?

– En anglais.

Cédric avait levé son verre :

– *Happy birthday to you*, Teo !

Sam avait passé le reste de la soirée dans sa chambre, et tenté de rassurer sa mère en regardant par la fenêtre tourbillonner les flocons de neige. Certains, mus par une soudaine inspiration, s'écartaient de leur trajectoire, traversant le rideau de leurs congénères dans le halo d'un réverbère avant de disparaître dans l'obscurité. Elle se voyait aussi légère qu'eux, aussi peu consistante, à la merci des courants dominants ou des décisions prises par les autres, incapable de s'imaginer une vie future.

– Sam ?

Sam sursauta. Cathy lui tendait une tartine grillée.

– Ça te tente, un toast avec de la marmelade ? Il n'y a pas plus *british*.

– Non, merci, vraiment ; le matin, je ne peux pas.

Il fallait tendre l'oreille pour décrypter le son en sourdine de la télé diffusant des images prises un peu partout en Europe : trains bloqués, régions privées d'électricité, débuts d'inondation. On parlait d'une menace de submersion des écluses, à la barrière de Silvertown. Questionnés en direct, les experts en météo avouaient leur perplexité. Un reportage à Amsterdam montrait des gens sous les rafales de neige. On les voyait penchés, leurs vêtements flottant derrière eux, semblables à des acteurs de film muet pris dans le blizzard.

– On est scotchés à Londres jusqu'à demain, soupira Cathy, en consultant pour la énième fois son portable. On a prévu une sortie en ville, entre Piccadilly et Camden. Tu veux te joindre à nous ?

– C'est plein de boutiques et de petits restos, expliqua Sarah. Personnellement, j'adore flâner dans Stables Market, l'ancien marché aux chevaux.

– Non, je suis désolée, dit Sam, je… je vais voir une copine.

Sa réponse avait fusé si vite qu'elle s'en étonna elle-même.

– *Tss*, une copine ou un copain…, dit Cédric, le menton dans les mains, faisant mine d'être captivé par la télé.

– Tu sais où elle habite ? C'est très étendu, Londres.

– Pas trop loin de la City, je crois.

– Tu as son téléphone ?

Sam se mordit les lèvres.

– Seulement son adresse. Je l'ai notée dans un petit carnet. On préfère correspondre par courrier.

Cathy écarquilla les yeux.

– On s'écrit des lettres, précisa Sam.

– Tu veux dire des enveloppes avec des timbres-poste, j'ai bien compris ? J'ai l'impression que tu vis au siècle dernier ! Tu l'as sur toi, ce carnet ?

Sam le sortit de sa poche. Elle retrouva l'adresse.

– C'est dans le quartier de Whitechapel, constata Cathy en consultant l'écran de son smartphone. Tu y es déjà allée ?

– Non.

– *Brrr…*, fit Cédric, Whitechapel ! Le quartier de Jack l'Éventreur !

Cathy le foudroya du regard.

– Mais tu sais au moins s'il y a un portail ou un digicode ?

Sam secoua négativement la tête.

– Mais je vais me débrouiller, conclut-elle. J'attendrai à la porte. Quelqu'un finira bien par passer.

– Tu peux me donner ton numéro ?

Sam le débita d'un trait, pendant que les pouces de Cathy voltigeaient pour l'enregistrer. À peine avait-elle fini de l'épeler que Sam entendit sonner sa messagerie.

– Voilà, je viens de t'envoyer le mien par texto, précisa Cathy. Tu m'appelles en cas de pépin, OK ? Et si tu changes d'avis, rendez-vous cet après-midi à Camden. Sinon, on se retrouve ce soir à l'hôtel, disons vers 19, 20 heures ? On dînera ensemble. On fait comme ça ?

Sam hocha vigoureusement la tête mais, dans son for intérieur, elle commençait à vaciller. En Afrique du Sud, elle vivait dans un quartier fermé où, sans véritables amis, elle fréquentait surtout des adultes qui la traitaient en gamine à cause de sa timidité. Elle n'avait jamais rencontré sa correspondante en chair et en os. C'était comme se lancer dans une expédition polaire, à la poursuite d'une chimère, en terre inconnue, à dix mille kilomètres de son foyer.

Elle termina son petit déjeuner sans ajouter un mot et s'éloigna vers l'ascenseur.

– Tu n'en fais pas un peu trop ? s'inquiéta Cédric en se tournant vers Cathy. On ne la connaît que d'hier, cette fille. Tu n'as aucune raison de la materner comme si c'était la tienne. Elle est majeure et vaccinée, et il fait plein jour. Ce n'est pas comme si elle allait se promener en minijupe dans le quartier chaud à 2 heures du matin…

La voix de Cathy descendit bizarrement dans les graves.

– C'est plus fort que moi. Elle me rappelle mon premier grand voyage en solo : j'avais dix-huit ans, j'en paraissais quatorze ou quinze, j'avais peur de tout, j'étais sans arrêt en panique…

– Fais quand même attention, ça risque de te retomber sur le nez. Entre les morts de trouille, les alcoolos et les psychopathes qui prennent l'avion, s'il faut en plus s'occuper des ados pendant l'escale…

– Au pire, ajouta Sarah, elle peut se tromper d'immeuble en cherchant sa copine.

– Peut-être. N'empêche que s'il lui arrivait quelque chose, je ne me le pardonnerais pas. Elle a un truc qui m'inquiète…

– Quel truc ?

– Je ne sais pas. Une fêlure…

Remontée dans sa chambre, Sam s'équipa en mode commando : un jean, ses baskets de jogging, deux T-shirts superposés, son vieux sweat à capuche, son smartphone flambant neuf. Elle glissa dans son sac à dos son passeport, son portefeuille, la Ventoline, son petit carnet et un crayon. Tout en passant un chouchou dans ses cheveux bouclés, elle fit devant la glace une grimace en prenant une pose faussement sexy. Le miroir lui renvoya l'image d'une jeune métisse, un peu ronde, plutôt jolie… enfin, c'est ce qu'on lui disait.

Elle endossa son coupe-vent, attrapa son sac et posa la main sur la poignée de porte, avec un dernier regard pour son reflet.

– Samantha Hez, *London explorer*, en route !

4

Eliot et Fergus sortirent du pub. À peine sur le pas de la porte, le froid les saisit d'un coup. Ils refermèrent leurs cols en rentrant le cou.

Fergus alluma une cigarette, courbé sur ses mains pour protéger le foyer. Il expira longuement la fumée par les narines, les yeux levés vers le ciel.

– Faut vraiment que je trouve de la thune. Il pourrait pas m'embaucher dans son resto, ton frangin ?

Eliot pivota.

– T'es sérieux ? Tu l'as pas vraiment convaincu, la dernière fois. Tu t'es barré en laissant la moitié de la vaisselle dans l'évier ! C'est moi qui me suis cogné tout le boulot !

– Le problème avec Tom, c'est qu'il nous appelle toujours pour des missions *Fatal Combat*, tu vois ? Alors qu'il a une cuisine de nain de jardin ! Tu te baisses pour ouvrir la poubelle sous l'évier, tu te fracasses contre le mur derrière toi. Tu te redresses, et tu te prends la poignée du placard dans les gencives. Et lui, il ne trouve rien de mieux qu'organiser un

banquet d'anciens combattants. Me demande pas comment ils tenaient tous dans la salle, j'ai toujours pas compris, même en comptant les chaises récupérées chez le voisin. Et je savais pas que ça boulottait autant, les vieux soldats. Des estomacs sur pattes. Le resto, après leur départ, c'était un lendemain de cyclone.

– Mais t'étais d'accord, non ?

– J'étais d'accord pour faire la vaisselle, pas pour récurer les casseroles au marteau-piqueur. Je suis parti avant de me choper une double tendinite. C'est de la légitime défense.

Eliot lui emprunta sa cigarette, souffla de la même façon, la tête renversée en arrière.

– Si jamais il veut m'embaucher pour un vrai job, continua Fergus avec une mauvaise foi inébranlable, un truc à la loyale, régulier, là, OK, je suis son homme.

– Laisse tomber. Il veut plus entendre parler de toi.

Fergus afficha sur ses traits le masque de l'innocence bafouée, en fixant le trottoir pour le prendre à témoin. Il secouait la tête d'un air grave, style : ça me dépasse.

– J'ai peut-être un plan pour jeudi, continua Eliot. Un semi-remorque à décharger dans un entrepôt à Seven Kings. Je connais le gérant, il ne prend que des jeunes, payés au noir. C'est bien payé, mais c'est physique, je te préviens. Il faut monter tout le chargement au deuxième par les escaliers.

– C'est quoi ?

– Des meubles anciens.

– Le bonheur, maugréa Fergus. On embauche à quelle heure ?

– Cinq heures… Le camion roule de nuit.

Fergus siffla entre les dents.

– Cinq heures du mat ? Et si on se pointe là-bas pour

des prunes ? T'as vu les images à la télé ? Les routes sont de vraies patinoires. D'ici qu'il aille se vautrer dans un fossé, ton camion.

– Tu prends ou tu prends pas ? Le mec est carré, il me fait confiance.

Fergus laissa son regard se perdre en suivant la bouffée de cigarette.

– Cinq heures du mat. Le rêve, quoi… Attends, mais elle est complètement givrée, celle-là !

– De qui tu parles ?

– La petite Black, là. Celle qui marche le nez dans son smartphone.

Eliot suivit la direction qu'il indiquait d'un coup de menton. Il vit, de l'autre côté de la rue, une fille qui marchait lentement, l'œil rivé à l'écran de son téléphone, une paire de mini-écouteurs plantés dans les oreilles. Un type collait à ses semelles, tandis qu'à moins de dix pas devant elle un ado faisait le guet, adossé au mur, les mains dans les poches, la tête enfoncée dans sa capuche rabattue.

Tout alla très vite. Dès qu'elle arriva à sa hauteur, le guetteur bondit en saisissant le téléphone pendant que son complice la bousculait pour lui arracher son sac à dos. La fille hurla. Elle perdit l'équilibre, se laissa traîner sur quelques mètres, cramponnée à la bretelle de son sac.

– Lâchez-la, sales bâtards ! s'écria Fergus.

Alertés par son cri, les deux pickpockets s'enfuirent à toutes jambes. Fergus bondit en avant, mais il s'arrêta d'un coup, tiré brutalement en arrière par le bras de son copain. L'énorme masse rouge d'un bus qui arrivait sur sa droite le frôla, klaxon hurlant, cependant qu'une giclée de neige glacée l'arrosait jusqu'aux genoux.

– Putain, Fergus, t'es vraiment à la masse ! Tu veux te faire tuer ?

Ils traversèrent en courant la chaussée, bras écartés, attentifs à ne pas glisser. Les voleurs avaient déjà disparu au coin de la rue, totalement hors de portée.

Fergus arriva le premier. Assise sur le trottoir, encore sonnée, la fille fouillait frénétiquement dans son sac. Il la vit en extraire une petite bombe aérosol et s'écarta vivement, les mains en protection, croyant qu'elle brandissait un spray d'autodéfense, une de ces saloperies remplies de poivre ou de gaz lacrymogène.

Mais au lieu de le pointer vers lui, la fille porta l'objet à sa bouche et prit une longue aspiration, les yeux fermés.

Il lui secoua légèrement l'épaule. Le poing fermé sur la lanière de son sac, elle se recroquevilla d'un air farouche.

– Non, mais ça va pas ? protesta Fergus, vexé d'être confondu avec les agresseurs. Elle va pas bien, celle-là ! se récria-t-il en se tournant vers Eliot pour le prendre à témoin.

– Elle est sous le choc, expliqua ce dernier, tu lui fais peur.

Il s'accroupit à la hauteur de la fille. Elle avait la peau sombre et dorée, des yeux noisette ourlés de longs cils noirs, plus étonnés qu'effrayés, et qui l'observaient avec une telle intensité qu'il pouvait deviner son propre reflet dans leur pupille.

– C'est bon, tu risques rien, là, dit-il aussi doucement que possible. On est clean.

La fille passa brièvement la main dans ses cheveux, un geste tout simple qui eut le don de lancer le cœur d'Eliot sur des sentiers inconnus. Elle se redressa. Il tendit la main pour l'aider à se relever.

– Merci, murmura Sam.

Soulagée par la Ventoline, elle commençait à mieux respirer.

– Ils ont piqué ton portable, ces fils de pute, constata Fergus, les mains dans les poches, en désignant du menton l'endroit où les voleurs avaient disparu.

Sam approuva. Celui qui venait de parler était le plus grand, il avait une vingtaine d'années, la mâchoire carrée plantée au bout d'un long cou et un accent nasillard. Il portait des rangers, un jean slim, un bombers et un bonnet enfoncé jusqu'aux oreilles.

– Toi, c'est Fergus, si j'ai bien compris, dit-elle en essayant de sourire. Et toi ?

Surpris, Eliot bredouilla son prénom. Il avait l'air d'un garçon trop gentil qui se force à faire le dur. Son visage pouvait s'éclairer d'un coup sous les taches de rousseur, et la vivacité de son regard donnait du charme à sa timidité.

La neige, autour, tombait dru. Les passants se faisaient rares, les pneus des voitures chuintaient bizarrement, et les deux garçons ressemblaient plus à des petits fachos de l'YBNP qu'à des anges gardiens, mais c'est bien eux qui l'avaient sauvée.

Eliot se racla la gorge.

– Et toi, on peut savoir ton nom ?

– Sam.

Elle détourna la tête comme si elle cherchait un point dans le lointain, et continua, pour elle-même :

– Il faut que j'aille à la police.

Fergus renifla en secouant les épaules.

– Ça sert à quoi ? Ils avaient des capuches, et la neige brouille les caméras de surveillance. Personne les retrouvera, ces racailles. T'es malade, aussi, de te balader avec un smartphone à huit cents balles sans regarder où tu mets les pieds.

– Il faut que je prévienne mes parents, je dois faire bloquer mon téléphone.

– Tiens, dit Eliot en lui tendant le sien, appelle-les.

– Ils… Ils ne sont pas d'ici.

– Oh, Eliot, dit Fergus en riant, mademoiselle est une princesse étrangère. Imagine qu'elle crèche en Australie ou en Nouvelle-Zélande !

– Pas loin, dit Sam. Afrique du Sud.

Eliot battit en retraite et rangea le téléphone dans la poche de sa parka.

– Excuse, j'ai pas les moyens de m'endetter jusqu'à la troisième génération.

– Mais mon père habite à Amsterdam, dit Sam.

– On peut aller dans un café Internet, proposa Fergus. T'es pas d'ici, si je comprends bien. Qu'est-ce que tu fais à Londres, alors ?

– Telle que tu me vois, je devrais aujourd'hui être à Amsterdam, pour fêter l'anniversaire de mon petit frère. C'est une histoire de fous, mon avion n'a pas pu atterrir, on a été détournés sur Heathrow.

– Ça n'explique pas ce que tu fais là. Y a plus glamour que Whitechapel pour aller se promener.

– Ça va, je suis majeure, je fais ce que je veux. Vous savez où est le poste de police ?

Ils se regardèrent d'une façon éloquente.

– Tu veux vraiment prévenir les flics ?

– Je crois qu'on est obligé pour l'assurance. En plus, mon téléphone était tout neuf.

Elle croyait voir cheminer leurs pensées tandis qu'ils essayaient de reconstituer le puzzle chacun de son côté. Cette fille, soi-disant majeure, avait encore besoin de ses parents qui vivaient aux deux bouts du monde. Elle se promenait

dans le quartier comme une touriste, un smartphone dernier cri à la main. Résultat, elle se faisait braquer et, naturellement, elle voulait parler aux flics. Un peu mytho, sans doute, en tout cas bien givrée. Comment leur donner tort ? Les apparences parlaient contre elle.

Elle tendit la main.

– Je vais me débrouiller. Merci. Salut.

Eliot la serra et garda le contact une ou deux secondes de plus que nécessaire. Elle aurait été bien étonnée de connaître sa propre version. Lui la trouvait très attirante, cette fille, et… courageuse. D'ailleurs, avec les autres bâtards qui tournaient dans le coin, ce n'était pas forcément une bonne idée de la laisser partir sans garde du corps.

– C'est dans Bow Road, à trois stations de métro, souffla-t-il enfin.

Fergus l'attrapa par le bras en le fusillant du regard.

– Allez, on s'arrache. Je me les gèle.

Eliot se dégagea sèchement. La fille s'éloignait déjà.

– Sam ! cria-t-il en lui courant après. Attends-nous, on t'accompagne !

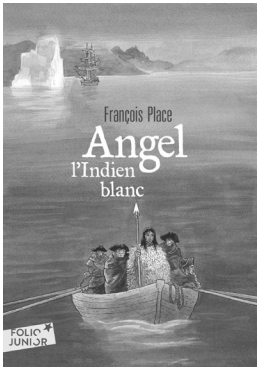
Il ajouta plus bas, tourné vers son copain :

– Seulement jusqu'à l'entrée, Fergus.

Celui-ci siffla entre les dents.

– OK, mais on ne se montre pas. Se pointer chez les flics, très peu pour moi. Ils seraient encore capables de tout me mettre sur le dos.

Les mains dans les poches pour résister au froid, ils se portèrent à la hauteur de Sam. Ils l'encadraient comme s'ils promenaient une petite sœur, sauf qu'Eliot se tenait plus droit que d'habitude, et que Fergus roulait exagérément des épaules.



ANGEL, L'INDIEN BLANC
(Folio Junior)

Un merveilleux récit d'aventures dans des contrées mystérieuses où se confondent réel et surnaturel.

La Reine sous la neige

François Place

Cette édition électronique du livre
La Reine sous la neige
de François Place a été réalisée le 3 septembre 2019
par Melissa Luciani
pour le compte des Éditions Gallimard Jeunesse.
Elle repose sur l'édition en papier du même ouvrage
(ISBN : 978-2-07-513224-4 – Numéro d'édition : 355685).

Code Sodis : U28232 – ISBN : 978-2-07-513225-1
Numéro d'édition : 355686

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse.